

Les souvenirs de nos pères

- Le Pèpère Léyon -

Pour ces souvenirs narrés par un grand-père imaginaire, je me suis inspirée d'un court texte écrit par Alcide Marot, poète lorrain, « La sérénade du père Bontus », publié en 1923 dans la revue « Le pays lorrain », ainsi que de la nouvelle « Faut-y les couper ? » de Georges Chepfer, chansonnier et écrivain originaire de Cirey-sur-Vezouze, texte paru en 1935 dans la revue « Le pays lorrain ».

J'ai pris le liberté de modifier partiellement les textes originaux et je prie les auteurs (s'ils me lisent au paradis des écrivains où ils reposent sans doute !) de bien vouloir m'en excuser. Je n'ai pas hésité à situer l'action à Hesse et de mettre dans la bouche du pèpère Léyon un langage local que les anciens Hessois pratiquent encore parfois.

Marie-Odile Zdravic

Personnages

- le pèpère Léyon
- la mémère Julia
- la Charlotte, fille du Léyon et de la Julia, 40 ans et pas mariée
- une assemblée de voisins réunis pour la veillée

- Qu'i' fait dong froid ce soir, bon sang d' bon sang ! *s'exclame le pèpère Léyon.* Ecoutez ouâr la bise comment qu'elle siffle dans note corridor ... Vous êtes bien courageux vous-zaûtes d'aouâr venus jusqu'à chez nous pour la veillée !

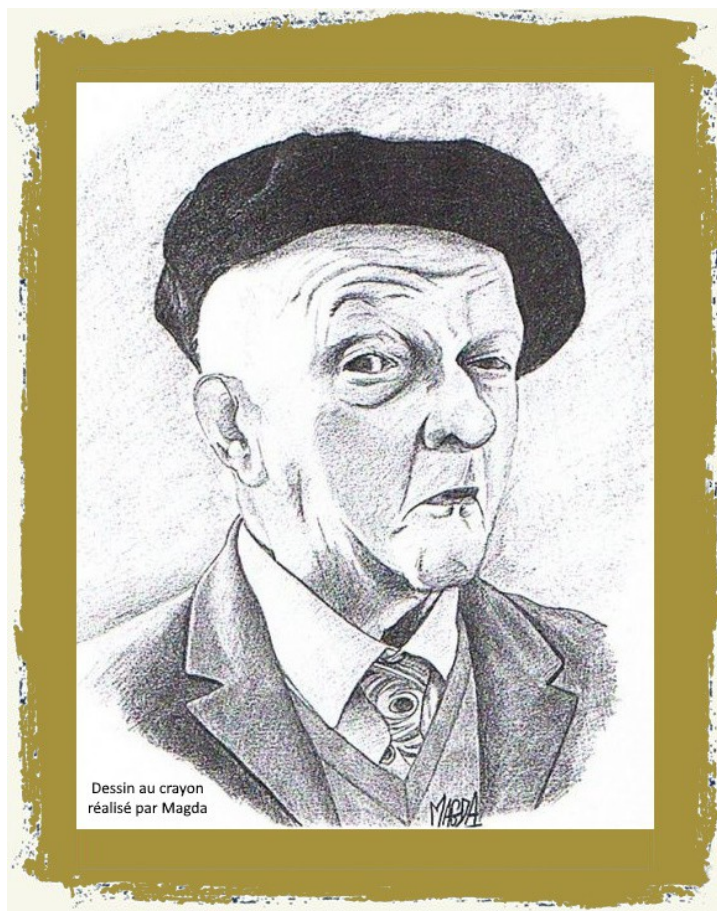
- Nous deux d' la Thérèse, on n'a jamais que le canal à traverser pour arriver chez toua, Léyon ! *dit en rigolant le Michel son cousin germain.* Mais c'est pàs pareil pour la grante Cath'rine et sa sœur, qui habitent tout là-bas en haut d' la côte, contre la chapelle Saint-Nicolas. Heu-reus'ment que vous dépassez chacune le quintal, autrement le sale vent-là vous aurait emportées, dites ouâr !

- Te vas te téré, médisant ! *que lui lance la mémère Julia avec sa grosse voix.* Et d'abord te sauras, Michel, qu' i' vaut mieux fére envie que pitié. T'aurais quéques lifes de plusse, toua, que ça s'rait aussi bien, t'aurais pàs la figure tout crâpie⁽¹⁾ comme un roi mâche qu'a traversé le désert sur son chameau sans rien boire pendant des jours et des s'mènes.

- On va pàs passer la soirée à se lancer des piques, quand même ! *intervient alors le Léyon.* Jeannot, pousse ouâr ta chése contre la celle de la Marcelle pour fére d' la place à la Fernante que j'entends câcoter⁽²⁾ avec la Charlotte dans note cuisine. Te viens Fernante ? On t'attend pour commencer !

- J'arrife, j'arrife, *s'écrie la Fernande en poussant la porte de la chambre du fond⁽³⁾.* Eh ! beng bonne soirée à tousse ! N'en v'là du monte ici ! Et moua qui a fait que quate petites ori-quettes⁽⁴⁾ que je viens de remettre à l'Ugénie pour qu'ê les découpe !

- T'en fais pàs ma bonne Fernante, *lui dit la mémère Julia,* la Charlotte a fait des beignets



t'à l'heure, yen aura bien assez quand on trinqua tousse ensempe. Et la Marcelle a apporté une tarte aux kmas⁽⁵⁾. T'as pàs v'nu avec ton Julien dis ouâr ?

– Il a la chisse⁽⁶⁾ depuis qu' i' s'a levé le matin et il a trop peur que ça lui reprenne chez vous. I' voudrait pàs sâilir sa belle queulotte en v'lours, vous pensez ! Mais c'est sa faûte si ses boyaux font des nœuds, il a qu'à pàs manger tant d' lârd blanc et i' f'rait bien de laisser de côté tout son pinard. A note âche, faut ménager la machine !

– Te parles d'or ! *approuve la roûche Louise⁽⁷⁾ en hochant de la tête*. Si mon Lucien aurait pàs tant tossé, pour sûr qu'il aurait pàs pourri son gosier, pour sûr qu' i' s'rait pàs au fond d' la fôsse⁽⁸⁾ depuis quinze ans déjà, en me laissant tout seule.

– Alleye, ma brâfe Louise, laisse-le en paix ton Lucien ! *recommande le pépère Léyon*. T'es quand même pàs si malheureuse peussque t'es en bonne santé pour tes septante ans et que te profites de la pension de ton homme ... et elle doit éte bonne, namm⁽⁹⁾, la pension d'un ch'mi-not ? C'est pàs comme la celle d'un paûfe cultiva comme moua qui touche six sous. Mais plégnons-nous pàs, alleye ! Ya des plus malheureux que nous-zaûtes ... Et si j'vous racontais l'histouâre du garte forestier de Nitting⁽¹⁰⁾ ?

– Le vieux Batisse ? *demande le Jeannot*.

– Non, sui qu'était garte jusse avant lui, le Casimir Jacques, sui qu'on app'lait le père Zonzon passqu' i' jouait du violon. C'était un homme qui, comme les aûtes gartes du canton, aimait bien flâner ici et là dans les bois, se reposer derrière les buissons pour écouter les petits zosieux qui fredonnent à la belle saison, regarder les feuilles qui tombent à l'automne ; mais il aimait pàs guetter les brâconniers et encore moins leur courir après. Seul'ment, quand il était resté assis tout l'après-midi avec ses compères, attablé devant les chopines dans une auberche, il avait un peu peur de rentrer chez lui, à cause de la Rosalie, sa femme, qu'était une ronchonreuse, toujours fâchée quand son homme rentrait un peu rond. « C'est toi, buveur ? C'est toi, paresseux ? C'est toi, sâle rôdeur ? Te v'là beau ! Te devrais pàs oser te montrer dans l'état que t'es ! Qesse qu' i' doifent penser au villâche en voyant un pareil garte ?

– Merci, ma femme, disait le père Zonzon, qu' était un vrai saint de patience.

– Te m' f'ras mourir de chagrin avec tes souûl'ries, tison d'auberche, cuveau de vendange !

– Je vous remercie bien, ma femme.

Et alors i' prenait son violon, et Drin drin drin ! et Zon zon zon ! A ce moment la Rosalie étranglait, pouffait de colére comme un père dindon quand on lui dit « Pi roûche qui ti ! »⁽¹¹⁾. Mais bientôt la sérênâte du père Zonzon l'apaisait, ê se calmait et i' lui jouait alors la polka de leurs noces. La Rosalie fermait les yeux au coin du feu et pensait pu à rien.

La veille de la Saint-Nicolas, v'là note homme qui revient au logis, la crête roûche comme un jolo⁽¹²⁾. Il avait dû bien boire en l'honneur du patron d' la Lorraine, passqu' i' chantait comme un loriot. En le voyant dans cet état, les bras d' sa femme en sont tombés. C'était pàs la colére qui lui manquait, ah ! ça non ! Mais quoi dire ? Comment fére entente la raison à un pareil ivrogne ? La Rosalie a alors pris une grante résolution. Elle a ouvert d'un grand coup la porte et a sorti en criant : « J' m'en vas me noyer au p'tit canal ! »

Le père Zonzon s'a pàs ému pour autant. Il a pris son violon, a passé devant sa femme, et le v'là qui s'a mis à jouer un p'tit air de valse en heurlant en musique : « Elle va se noyer ! Se noyer, se noyer ! » La Rosalie venait par derrière, si fâchée que les yeux lui sortaient d' la tête. Quelle affére dans tout Nitting ! Les enfants avaient pris la suite d' la Rosalie et fredonnaient tousse avec le garte : « Elle va se noyer ! Se noyer, se noyer ! »

Et tout l' monte, les femmes, les vieux garçons et les filles s'avaient mis à la file. Le long des rues, les canards faisaient des coin-coin d'émotion, les gâgottes⁽¹³⁾ avançaient des cous curieux. La procession arrife au p'tit canal. Les râces⁽¹⁴⁾ criaient plus fort que le père Zonzon : « Elle va se noyer ! » La Rosalie était là qui regardait l'eau, et les gens, et son homme. Et la v'là qui a dénoué son tâblîer, qui a défait ses sabots et qui a fait mine de rentrer en elle-même comme pour faire une prière au Saint-Esprit. « Allons, ma femme, dépêchons-nous ! » que son homme l'a apostrophée. « Nous avons pàs le temps de rester une heure ici. T'aurais

dong oublié quéque chose ? »

La paûfe femme avait pu qu'à exécuter son entreprise. Elle s'a mis assis dans l'herpe, et la v'là qu'a enroulé un bas, et pis l'aûte, et les a rôtés tranquillement en les posant jusse bien à côté des sabots. « Je garte ma jupe. » qu'elle a fait comme ça. « Garte ce que te veux mais dépêche-toua ! » qu' i' lui a répondu son Casimir. Alors ê s'a levée et a trempé son pied droit dans l'eau. « Aïe ! c'est trop froid. C'est pàs la saison. Et pis, qu'elle a dit en jetant sur le garte un regard sournois : T'en vaux pas la peine. Je m'en vas. Je rente chez nous »

Le père Zonzon a fait signe à la procession de reprente la queue et les v'là qui sont tousse rev'nus au villâche, la Rosalie en tête et son homme qui la suivait en chantant sur son violon : « Elle veut pu s' noyer ! Pu s' noyer, pu s' noyer ! » Et tout la marmaille chantait en chœur avec lui : « Elle veut pu s' noyer ! » Arrivés devant la maison, tout l' monte s'a mis à danser, les hommes faisant claquer leurs sabots, les femmes leur faisant vis-à-vis en tenant leurs tâbliers du bout des doigts. Aux douze coups de minuit, la Rosalie dansait aussi et faisait risette avec son violoneux de Casimir.

Depuis ce jour-là, quand le père Zonzon revient de sa journée après avoir levé le coude à l'auberche avec les aûtes gartes-forestiers du canton, i' commence par prente son violon pour jouer le refrain de la noyâte : « Elle va se noyer ! Se noyer, se noyer ! »

Et sa Rosalie, bien aise de pàs s'éte jetée dans l'eau du p'tit canal par une veille de Saint-Nicolas, vient l'embrasser avec de l'eau d'amour plein les yeux. C'est pàs beau, ça ?

– C'est beau, mais j'ê pas trop sûr que ça soille bien vrai l'histouâre-là ! *lui dit son cousin Michel avec un sourire au coin d' la bouche.* Thérèse, à ton tour, te racontes si bien ! Dis-nous ouâr le jour que la grôsse Marguerite de la Chermenack⁽¹⁵⁾ a am'né son gamin au coiffeur à Salbô⁽¹⁶⁾ ! C'est une histouâre vraie cette-là, une vériteye qu'a arrivée ya pàs si longtemps ...

– Pàs que son gamin, Michel, *s'exclame aussitôt la Thérèse sa femme.* La grôsse Marguerite a aussi fait fére sa première indéfrisâpe à leur Ugénie. Et elle, la folle-là, ê voulait pourtant qu'on lui fasse une tresse avec ses démélûres de ch'veux qu'ê garte dans une boîte depuis ses vingt ans. J' vous raconte ... J' le tiens d' la bouche même de la coiffeuse, la Suzie, qui m'a tout redit, vu que j'ê comme cul et ch'mise avec elle et qu'elle a v'nu me mette des bigoudis le mois dernier, la veille de la Toussaint.

– Elle coupe les ch'veux à domicile la Suzie-là ? *l'interrompt la Charlotte.* Pas besoin d'aller au salon à Salbô ?

– Elle va jusse chez les connaissances, pour rente service. Pourquoi, te voudrais qu'ê vienne chez vous ? J' peux lui en parler si t' veux ...

– J'aim'rais bien me fére une coupe à la garçonne comme j'en vois sur les magazines, mais j'ose pàs aller au salon. Quesse t'en penses, m'man ?

– J'en pense que te devrais d'abord commencer par couper ton chignon avant que de mette ta pouillotte à l'air⁽¹⁷⁾, *lui conseilla la mémère Julia.* A ton âche, c'est pàs sûr qu'une coupe à la garçonne te rente plus belle et te ramène un prétendant !

– Oh ! m'man, comment que t' me parles ! Te m'as dit pàs plus tard que hier que je devrais me fére un peu plus moderne et sixty si je voulais qu'un homme s'intéresse un jour à moua.

– Vous zavez pàs bientôt fini avec vos âties⁽¹⁸⁾, vous deux ? *gronda le pépère Léyon.* Comme si c'était le moment main'nant de raconter vos salamalecs ! Si la Charlotte est encore pàs mariée à quarante ans, te crois dong Julia qu'un chaud lapin lui courra après si elle coupe ses ch'veux en quate et si elle se met des fanfreluches ? Ecoutons ouâr plutôt la Thérèse qui nous raconte c' que la Suzie lui a dit de la grôsse Marguerite.

– Et beng oualà ... La Marguerite a dong débarqué au salon oussque la Suzie travaille, à Salbô. Son gamin était avec et encore sa fille. Elle a foncé sur le patron et lui a lancé : « Bien le bonjour Monsieur Jules ! Zavez toujours bonne mine, dites ouâr ! Et la moustache en guidon d' vélo passée à la cire, ça vous donne belle allure ! »

Zêtes pàs mal non pu, qu' i' lui a fait le patron. Zauriez pàs un peu forci depuis la dernière foua qu'on s'a vu ? Mais vous les portez bien les kilos en plusse, le prenez pàs mal ! C'est de la

dernière môte de pàs fermer les boutons de sa jaquette. Et quesse qui vous amène, ma belle dame ? Quesse qu'on va vous fére ? Et la Marguerite de réponde : « Pendant que vous fris'rez les ch'veux à note Ugénie et que vote jeune homme pass'ra le Riri à la tondeuse, je vais m'arranger avec vote dame pour qu'ê me fasse une belle natte avec mes déménières. J'en ai plein une boîte de mad'leines, de mes ch'veux. »

Et la v'là qui monte les escaliers pour aller au salon de Madame Jules, à l'étâche, en continuant comme ça : « Eh ! beng, vous en avez fait des frais, Messieurs Dames ! Je reconnaissais pu vote boutique du trottoir : « Institut de beauté » qu' i' ya écrit dessus à c' t' heure ! C'est qu' i' faut saouâr que ça veut dire coiffeur ça, dites dong ! Mong que c'est prope et que ça brille tout partout, oye, oye, oye ! On se croirait comme dans une fabrique de saucisses ou comme dans un hôpital avec tous les instruments de fer-blanc-là qui pendent du plafond. Faut connéte la mécanique pour éte perruquier au jour d'aujord'hui, dites dong ! Et comment que vous pouvez vous y reconnaîte dans tous les casques et les mitrailleuses-là ? »

Quand elle a été en face d' la patronne, la Marguerite s'a épouvantée en mettant ses mains au front ; ê lui a dit : « Mais Madame Jules, qui c'est qui vous mis une peinture pareille sur la tête ? Ah ! c'est Monsieur Jules lui-même ? Eh ! beng dites dong, i' vous a pàs ratée ! Vous v'là rôuche couleur tomate ... Heureus'ment que je viens pàs pour me fére peinte mes ch'veux, hein ! D'ailleurs mon homme i' s'rait pàs d'accord, lui qu' i' dit que j'ai les plus beaux ch'veux du monte. Regardez-ouâr Madame Jules ce qu'on pourrait fére avec les ceux qui sont dans cette boîte. Yen a, hein ? I' m'en tombe quéques-zuns tous les jours, et ya longtemps que j' les mets d' côté vous savez. C'est que j'étais une belle brune dans mon jeune temps, j'en avais comme une perruque sur le crâne, la curiosité du pays. Quand j' les défeusais, i' traînaient jusque par terre : Eve en personne au paradis, qu' i' prétendait mon homme. Pourriez pàs me fére une natte avec, que j' mettrais dans mon chignon pour le fére plus épais ? Comment ? La tresse sera tout nouâre et moua j'ê main'nant pouâfe et sel ? Oh ! ça fait rien ça. Non, non, je veux pàs de possiche, je mettrai jamais des ch'veux d'une aûte femme sur ma tête, j'ê bien trop néreuse⁽¹⁹⁾. Et ça me reviendrait à combien une natte avec mes ch'veux d'à moua ? Combien que vous dites ? Dans les 150 francs ? Jésus, Marie, Joseph ! Oh ! la la la la la ! Ça me coût'rait sûmment moins cher d' les fére couper comme à note Ugénie. Oh ! j'en aurais bien envie, Madame Jules ! Ya longtemps que ça s'rait fait si mon homme avait voulu, mais i' m'a connue comme ça, qu' i' dit, et i' veut pàs me ouâr autrement. Mais bien sû que ça leur f'rait pàs d' mal, alleye, yen tombe encore tous les jours, et j' les lafe pourtant avec de l'eau de puie et j' les rince au vinaigue. Non, merci bien, j'en veux point de vos huiles. Non, j'ai besoin de rien d'aûte que je vous dis. De quoi ? Du savon d'amantes douces pour aouâr les mains blanches ? Oh ! ma paûfe femme, chez nous-zaûtes les paysans, on a des mains, c'est pour s'en servir. Regardez-ouâr mes grôsses paluches, le bout d' mes doigts est aussi dur que du cuir ! C'est qu'elles en font, alleye, les bonnes pattes-là : trère matin et soir les vayottes⁽²⁰⁾, préparer le touillon des pouês⁽²¹⁾, péler les patates et râcler les racines⁽²²⁾, fére la lessife et rincer le linche au canal même quand i' gèle, piocher, bécher, couper les chardons dans les tournipsses⁽²³⁾, et tant et tant. Du sent-bon ? Non merci ! Dans l' temps j' me payais encore une goutte d'eau d' Colonne sur mon mouchoir le dimanche, j'en avais bien pour trois ans avec un flacon, mais je peux même pu la sentir depuis la foua que j'ê tombée dans les pommes chez ma cousine de Phalsebourg et qu'ê m'en a tellement fourré sous le nez pour me faire revenir au monte que ça m'en a dégoûtée pour le restant de mes jours. Oh ! non, je veux rien rapporter à mon homme pour sa barpe, il a tout c' qui faut. Mais dites ouâr Madame Jules, vous m' vendriez tout la boutique si j' vous écoutais, non ? Ma goyotte⁽²⁴⁾ est guère épaisse, croyez-moua ! Eh ! beng j' vous dis aroir⁽²⁵⁾, j' m'en vas descente ouâr si le Riri est prêt et si Monsieur Jules en a fini avec note Ugénie. Ça m'a fait grand plésir de vous entente, Madame Jules !

La Suzie m'a dit que la grôsse Marguerite a bien failli descente les dernières marches sur les fesses, mais qu' son patron l'a rattrapée de justesse en lui écrasant la poitrine. Paraît que tout

le salon rigolait que c'est pàs croyâpe ! Et la Marguerite de s'écrier en voyant son gamin debout près d' la porte : « Mais v'là note Riri qu'est tondu comme un œuf ! T'as bien d' la chance, toua, et te vaux deux sous de plusse, mon p'tit homme ! » Et la v'là qui lui colle à son Riri deux bons gros schmouttsses⁽²⁶⁾, un sur chaque joue.

« Et v'là note Ugénie qu'est finie aussi ! » qu'elle continue la Marguerite en découvrant sa fille assis sur une chése dans un coin. « Mais qu'elle est belle, ondulationnée comme ça ! Un vrai chérubin ! Quoi ? C'est une indéfrisâpe ? En v'là jusqu'à la fin de ses jours, alors. Tant mieux. Si seulement ton père était pàs si tétu, j' m'en f'rais fére autant, tiens. Pense ouâr, ma fille, Madame Jules là-haut me demante 150 francs pour fére une natte avec mes démélûres. l' va j'ter les hauts cris quand on lui dira ça, ton père ! Ça coût'rait encore moins cher de m' les fére couper, hein ? Et friser aussi ? Faut-y qu' j' le fasse ? V'là Monsieur Jules qui dit que oui ... et toua aussi Ugénie ? Même le Riri qui dit que oui ? Eh ! beng, écoutez-ouâr un peu que j' vous dise : comme i' grognera d'une façon ou de l'aûte, ma foua tant pis, je remets ma boîte de démélûres dans mon sac et faites-moua une indéfrisâpe comme à note Ugénie, Monsieur Jules. l' pourra pàs s' fâcher, voyons, mon homme, quand j' lui aurai dit que c'est pour faire des économies. Râpiat⁽²⁷⁾ comme il est, i' s'ra même content !

Oualà dong, c'est tout c' que j' sais, *conclut la Thérèse*. Ah oui ! la Suzie m'a encore dit que la Marguerite a pàs arrêté de parlementer sur tout et rien et qu'elle a piqué un roupillon quand elle a été sous le casque en ronflant comme une mère coche⁽²⁸⁾. Qué tratrelle⁽²⁹⁾ quand même que la femme-là !

– Je voudrais pàs éte à la place du Thomas son homme, le paûfe ! *s'exclame alors le pépère Léyon*. Avec une moitié qu'a une si grante langue, c'est pàs étonnant qu' i' soille chaque soir à jouer à la belote au bistrot d' la belle Cécile. Il y est au moins tranquille ! Essque quelqu'un sait comment qu' ça s'est passé quand la Marguerite a rev'nu chez eux avec son chignon coupé et des frisettes partout ?

– J'avais appris à la lait'rie qu'ê s'avait fait couper les ch'veux, la Marguerite, *déclare la grante Cath'rine*. Mais je gâche⁽³⁰⁾ que son homme a pàs trop dit grand chose quand elle a rev'nue de Salbô avec son indéfrisâpe, peussque tout Hesse sait que c'est elle qui porte la culotte dans leur ménâche, et plutôt deux fois qu'une, namm ouâr⁽⁹⁾.

– On nous a dit qui zont bien des soucis avec leur Ugénie, *rajoute la sœur de la Cath'rine*. Paraîtrait que c'est une routsseuse⁽³¹⁾ de première catégorie, une dévergondée qui se laisse embrasser par un jeune marlou du Harsville⁽³²⁾ qui vient devant chez eux chaque soir fére pétarader sa motobécane. Encore une qui chant'ra Pâques avant les Rameaux, j'vous le prédis !

– Faut que jeunesse se passe ! *s'exclame la mémère Julia*. Occupons-nous chacun de nos afféres, pas besoin d'aller ouâr chez les aûtes ! Allez, touse, venons autour d' la tâpe de note cuisine pour goûter aux oriquettes d' la Fernante, à la tarte aux kmas d' la Marcelle, et vous m' direz des nouvelles des beignets de note Charlotte. Léyon, quesse t'attends pour aller à la câfe tirer une cruche de vin ? Et remonte une bouteille de vin d' groseilles pour les femmes !



Notes

1) *crâpi* : ridé

2) *câcotter* : bavarder

3) *la chambre du fond* : le logis de la maison lorraine se compose de trois pièces en enfilade. Sur la rue, il y a la « chambre de devant », dite aussi la « belle chambre », celle où l'on ne va que les jours de fête ou lorsqu'on reçoit des invités importants. La « chambre du fond » est la pièce à vivre, ainsi qu'une chambre à coucher. Entre les deux chambres, la cuisine, pièce souvent sans fenêtre, prenant un peu de jour par les portes vitrées des deux autres chambres.

4) *une oriquette* : petite brioche triangulaire

5) *une tarte aux kmas* : une tarte aux pommes

- 6) la chisse : la diarrhée
- 7) la rôuche Louise : une certaine Louise qui a les cheveux roux
- 8) la fôsse : la tombe
- 9) namm, namm ouâr : n'est-ce pas
- 10) Nitting : village voisin de Hesse
- 11) « Pi rôuche qui ti ! » : « Plus rouge que toi ! » Expression que l'on lance au dindon pour l'exciter à gonfler la crête et l'inciter à faire la roue
- 12) un jolo : un coq
- 13) les gâgottes : les oies
- 14) les râces : les enfants
- 15) la Chermenack : quartier de Hesse
- 16) Salbô : Sarrebourg
- 17) la pouillotte à l'air : la nuque dégarnie
- 18) des âties : des bêtises
- 19) néreuse : difficile, délicat
- 20) les vayottes : les jeunes vaches
- 21) le touillon des poués : la nourriture pour les cochons, à base de pommes de terre cuites et de son de blé.
- 22) les racines : les carottes
- 23) les tournipsses : les betteraves fourragères
- 24) la goyotte : le porte-monnaie, le bas de laine
- 25) aroir : Au revoir
- 26) des schmouttsses : des bises
- 27) râpiat : avare
- 28) une mère coche : une truie
- 29) la tratrelle : la crécelle
- 30) je gâche : je gage, je parie.
- 31) une routsseuse : une traînée
- 32) un marlou du Harsville : un homme rusé, voire vil et impudent, avec de mauvaises intentions. Originaire du village voisin de Hartzviller.
- 33) chanter Pâques avant les Rameaux : être enceinte avant d'être mariée

